

Poignée d'histoires

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 92

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257083>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

vite, nous l'espérons, son chemin dans les autres contrées.

Otto BALLIF.

Poignée d'histoires

Pieds chinois

En Chine, comme dans tous les pays, la femme supporte sans murmure les rigoureuses exigences de la mode nationale.

On sait qu'en Extrême-Orient la principale coquetterie consiste dans les pieds minuscules chaussés d'élégants petits souliers de satin, brodés de fils de soie, d'or ou d'argent, qui n'ont pas plus de 7 centimètres de longueur et qui sont faits par les femmes elles-mêmes avec beaucoup d'art.

Les dames des classes aristocratiques et aïeées ne doivent avoir que de petits pieds qu'elles s'efforcent toujours, avec un soin excessif, de conserver dans la même dimension. Chaque fois qu'elles sortent, elles sont en palanquin, suivies de servantes qui, à leur descente, s'empressent de leur tenir la main.

Dans la maison, elles marchent sans aucune difficulté et sans la moindre douleur, sauf pendant l'hiver qui occasionne des engelures fort douloureuses. Aussi ne marchent-elles presque pas. Des servantes préviennent leur moindre désir.

Une jeune fille n'ayant pas les pieds minuscules trouvera rarement un fiancé digne d'elle.

Plus ses pieds sont petits, plus ils sont admirés. Aussi les élégantes ne craignent-elles pas les souffrances les plus horribles pour atteindre à la suprême élégance. Elles ont, pour la nuit, des chaussures de même proportion que celles du jour, mais, en échangeant ces souliers, le soir, elles ne touchent jamais aux bandelettes qui tiennent continuellement leurs pieds serrés comme dans un étoupe.

Dès l'âge de cinq à six ans, commence pour l'enfant la douloureuse période de l'emprisonnement des pieds. Cette opération consiste à enfermer tous les orteils, sauf le pouce, dans des bandelettes de toile, de façon à ce qu'ils s'aplatissent sous la plante des pieds.

On a pris soin, au préalable, de les tremper dans de l'eau très chaude, afin de les amollir et de pouvoir les comprimer plus fortement.

Chaque semaine, on resserre ces bandelettes et, à mesure que la petite fille grandit, elle chausse de plus petits souliers.

Ce procédé fait beaucoup souffrir, surtout lorsque, pendant l'hiver, il arrive que des ulcères se forment, causés par des crevasses. C'est un supplice affreux, lorsqu'on détache de ces plaies les bandelettes collées. C'est à peine si la petite fille peut marcher. Le plus souvent, il faut la porter sur le dos. Depuis que les édits impériaux ont ordonné d'abolir cette coutume, bien des familles ont exécuté l'ordre, en épargnant à leurs enfants toutes ces souffrances; d'autres, qui avaient les pieds pris dans des bandelettes, les ont laissés se développer naturellement. Mais le plus grand nombre est resté sourd à cet appel et persiste dans cette habitude.

Le signal de la réaction contre cet usage barbare a été donné à la cour. Les vieux Chinois ont eu beau protester hautement, certaines mesures ont passé outre à toutes

les observations. Le contact avec les Européennes, la pénétration de plus en plus grande des idées japonaises ont obtenu ce résultat auquel des siècles n'avaient pu atteindre.

Allez à la légation de Chine, vous n'y verrez point les Chinoises de marque se tenir sur des pieds estropiés.

Et comment feraient-elles, d'ailleurs, pour obéir aux nombreuses exigences de la vie diplomatique, si elles ne pouvaient ni se tenir debout, ni sortir sans palanquin?

Ajoutons d'ailleurs que c'est par un sentiment plus juste et plus humain que certaines familles chinoises se révoltent contre cette barbarie antique. Aujourd'hui que la maison chinoise, si fermée jadis, s'ouvre aux étrangers, que l'on voit même des Européennes épouser des citoyens du Céleste Empire, à plus forte raison, les mœurs d'Europe peuvent maintenant y pénétrer.

Aussi voit-on maintenant bon nombre de Chinoises de l'aristocratie marcher et même courir; cela ne s'était jamais vu dans les hautes classes, il y a seulement soixante ans.

Les dames et les jeunes filles de l'aristocratie qui ont des pieds de dimensions naturelles portent des souliers de soie brodés de fil d'argent plus luxueux les uns que les autres, ayant, au milieu de la semelle, un talon de cinq à six centimètres de hauteur, peint de blanc.

Les dames âgées, aux pieds naturels, portent des souliers de soie brodés de même, mais n'ayant pas la même forme. Ce soulier a la forme d'une jonque.

Dans l'ancien temps.

Est-ce que le savoir-vivre serait sur le point de mourir? On le dirait, car pour tenter de le sauver, trente-six dames et le Révérend Marsh Warren viennent-ils de prendre, à New York, une suprême initiative: ils ont fondé une Académie. Car les Académies confèrent, à leur gré, le privilège d'immortalité.

Les formules du savoir-vivre ont varié, quelque peu, dans la vieille Europe. Longtemps, un des signes qui permirent de reconnaître les gens les mieux nés, ce fut l'éternuement. Sous Louis XIV, un grand daignait-il éternuer, toute l'assistance devait faire une révérence, très profonde. Il était démodé de dire tout haut: Dieu vous assiste! On se bornait à faire ce souhait intérieurment. Le salut devint plus bref, sous Louis XV, et l'on se garda surtout de se découvrir.

Pour offrir un objet ou pour le recevoir, il fallait d'abord se déganter, puis baiser la main qui prenait ou qui offrait. Croiser les jambes n'était permis qu'aux ducs et aux princes. Avant d'entrer dans un appartement, il fallait avoir grand soin de ne pas frapper, mais il convenait de gratter. En visite, il était incivil de se qualifier de « Monsieur ». Il suffisait de dire son nom tout sec, aux huissiers ou aux laquais. Il était bon, dans l'antichambre d'un gros personnage, voulût-on se désennuyer, de ne pas chauter trop fort ni de siffler.

On recommandait aux hommes de ne pas se percer les oreilles; chez les femmes seules, on tolérait cet usage, et on disait tout bas que leur coquetterie suspendait ainsi, fort inconsciemment des deux côtés de leur visage, les anneaux symboliques de leur servitude. Se couper les sourcils trop court paraissait imprudent: c'était s'exposer les yeux aux fluxions. Nul n'omettait plus, chaque matin, de se nettoyer la face; mais

on ne s'accordait pas sur la supériorité de la toilette humide ou de la toilette sèche. Les partisans du seul linge blanc observaient que l'eau rendait la figure plus sensible au froid, en hiver, et au hâle, en été.

La royauté du mouchoir eut à subir, avant de s'imposer, de bien terribles luttes. La main, le coude, le bonnet, la manche, furent des rivaux obstinés. Quand le mouchoir eut enfin triomphé, il fut de bon ton de ne pas mettre en commun le même mouchoir. Chaque nez eut le sien. La propreté alla plus loin. Un mouchoir était-il tombé? Il ne fut pas poli de le ramasser. On se bornait à le désigner de l'œil et du doigt à son propriétaire.

A table, on gardait encore, sous Louis XV, son chapeau, son manteau, son épée. Les belles manières exigeaient au seizième siècle que l'on fit glisser sur le sol les reliefs du pain, du fromage, des fruits ou les os; mais il fallait prendre garde à ne blesser personne. Les maladroits seuls agitaient les jambes au risque de précipiter les convives à terre. Jusqu'à la fin de l'ancien régime, la fourchette étaient souvent essayées aux serviettes, mais on évitait de les essayer à la nappe. On jugeait un peu cavalier de nettoyer une assiette avec les doigts ou de remuer les sauces avec la main. On recommandait en 1774, de ne plus remettre sur le plat ce qu'on avait disposé sur son assiette. Voici ce qu'on enseignait alors aux gens de qualité: « Essayez toujours votre cuiller après vous en être servi; il y a aujourd'hui des gens assez délicats pour refuser le potage où vous l'auriez mise après l'avoir portée à la bouche. »

Un rival de Caruso.

L'« illustrissime » ténor Caruso, à qui les Anglo-Saxons des deux mondes font le plus magnifique pont d'or qu'un chanteur puisse rêver, a un rival qui bientôt lui disputera l'argent américain. Le nouveau triomphateur de demain est un simple garçon de café allemand.

Il lui est arrivé ce qui advient à quiconque a un million dans le gousier. Un jour avant de servir des consommations, il se crut seul et chanta. Une « prima dona » en renom était assise non loin de là, elle entendit cette voix et fut ravie, enchantée, transportée d'admiration. Aussitôt, elle proposa, sans ambages au mélodieux limonadier de faire son éducation musicale. Le même soir, il quitta le café et reçut la première leçon d'un professeur renommé. La « prima dona » ne veut pas révéler encore le nom de ce rossignol, qui, dit-elle, révolutionnera les Opéras des deux continents.

Passe-temps

Solutions du N° du 29 septembre 1907.

Devises : C'est celui qui a eu la plus grande tête.

C'est dans le pays de Galles (gale).

Devises

En quel temps les priseurs usent-ils le plus de tabac?

Quelle différence y a-t-il entre un miroir et une femme?

Qu'est-ce qui passe sous le soleil sans faire de l'ombre?

Editeur-imprimeur G. MORITZ, gérant.